

La peur de l'apocalypse nucléaire vue par des enfants en 1961

écrit par ARG0 | 17 septembre 2023



Le conflit en Ukraine a ravivé la peur de l'apocalypse nucléaire. L'humanité a connu cela par le passé.

Le président Kennedy, en septembre 1961, avait tiré la sonnette d'alarme dans une lettre publiée dans le magazine Life, sur le risque d'une guerre nucléaire. Des conseils étaient donnés aux Américains, qui devaient stocker vivres, eau, et se doter d'endroits pour se protéger d'une éventuelle attaque : caves aménagées, ou abris modestes pour le simple citoyen, luxueux pour les plus riches.

Les Soviétiques, dans les semaines qui suivirent, firent exploser à titre d'essais 57 bombes nucléaires, dont la Tsar Bomba d'une puissance de 57 mégatonnes. Autant dire que la France et les Français auraient été rayés en grande partie de la carte par l'arsenal en possession de l'URSS. Un abri antiatomique, à cette époque, avoisinait les douze millions d'anciens francs, soit 200 000 euros. Pour l'époque, impensable de construire des abris pour protéger la totalité de la population française. Un plan d'évacuation pour diriger les citoyens des zones exposées vers le sud du pays prévoyait six bonnes journées pour mettre tout le monde en lieu sûr. Irréalisable .

Dans notre banlieue, la peur s'était infiltrée peu à peu. Le conflit algérien avait été quelque peu et pour un temps occulté par cette menace terrifiante. Les journaux évoquaient le spectre horrible d'un conflit apocalyptique. À la radio, et pour ceux qui avaient la chance de posséder un téléviseur, les journalistes distillaient l'angoisse.

Notre école n'y échappa pas. Avec mes camarades, aux récréations, c'était le seul sujet de conversation. Je me souviens... Notre instituteur, monsieur Bertin, avait tenté de nous faire comprendre le principe d'une bombe atomique. Les radiations, la fission, tout. C'était dans l'air du temps. Nous pouvions être atomisés à tout moment, mais nous mourrions au moins en connaissance de cause. Nous en avions vaguement compris le principe. Nous avions parmi notre joyeuse bande le fils d'un communiste, Lejal, qui nous affirma : *« Moi, je ne risque rien. Les Soviétiques ont tous les noms des communistes français et leurs adresses. Ils ont réglé les radiations pour qu'elles ne touchent que les autres. C'est mon père qui me l'a dit. »*

Ses affirmations étaient à prendre avec des pincettes, vu qu'il nous avait récemment déclaré que des Martiens avaient atterri juste à côté de chez lui. Et selon lui, en Russie, chaque citoyen avait une voiture, une maison, et des salaires dix fois supérieurs à ceux des Français. « *Voui monsieur, c'est mon père qui me l'a dit.* » Avec un tel propagandiste, il est étonnant que la totalité des travailleurs n'ait pas franchi le rideau de fer. Ça faisait râler Lucien Lemarinier, dit Gros Lulu, farouchement anticommuniste. Pourtant ses parents étaient pauvres. Il faut dire que le grand-père Lemarinier s'était évadé d'un stalag, avait rejoint les partisans. D'après lui, la vie dans les républiques soviétiques était pire qu'en France. Il s'en prit violemment à Lejal :

– *Pauvre crétin, où as-tu vu que les radiations éviteraient les cocos? T'y passeras aussi. Ils en ont rien à foutre de toi, tes potes communisses. Et puis, tu racontes que des mensonges, les ouvriers sont encore plus malheureux qu'ici, les paysans aussi.*

– *Non, môssieur, rétorqua l'intéressé; là-bas, on prend la moitié aux riches pour donner aux pauvres. Tiens, le père de Bidet qu'est médecin et qui roule sur l'or, eh bien, quand on sera au pouvoir, on lui piquera la moitié de tout. La télé, la maison, la bagnole, tout.*

– *Pauvre andouille, intervint Bidet, qu'est-ce que tu feras d'une moitié de bagnole et de télé?*

Mon pote Bortolussi, dit Borto, nous prodigua les conseils suivants : en cas d'explosion atomique, il était plus prudent de nous cacher sous notre pupitre si nous étions en classe; à la maison, nous devons impérativement nous dissimuler sous le lit, ou dans le placard à balais. Comme ça, les radiations ne pourraient pas nous trouver. Elles repartiraient bredouilles.

Moi, j'étais tout triste. À l'idée de voir la nature disparaître, de penser que ma famille en son entier serait réduite en cendre, ainsi que mon chat Mitsou, j'étais désespéré. Soudain, il me vint une idée. J'en avisai monsieur Bertin. Pourquoi notre classe n'enverrait-elle pas une lettre, signée par tous les élèves, aux dirigeants des deux grandes puissance, Amérique et Russie, en les suppliant

de mettre fin à leurs querelles au nom des enfants du monde entier, qui n'étaient en rien responsables de leurs problèmes. « *C'est une merveilleuse idée, répondit notre instituteur. Rédigez-là, j'en ferai une copie et on les expédiera.* »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Malheureusement, le lendemain, plus de monsieur Bertin. Il était sursitaire et avait reçu sa feuille de route. Il devait partir enseigner en Algérie. À Tataouine, nous dit Borto, qui avait des connaissances en géographie très approximatives. Pour pas longtemps. Jusqu'aux accords d'Évian. J'espère qu'il a pu s'en tirer sans dommages.

Nous avons remis notre lettre à notre nouvel instit, monsieur Durand. Cela n'a pas eu l'air de l'intéresser. Il la mit dans sa serviette, et l'oublia probablement. Nous n'en entendîmes plus parler. S'il ne l'a pas détruite, peut-être dort-elle quelque part dans un vieux tiroir d'une très vieille commode, dans un vieux pavillon de banlieue, au milieu d'un tas de vieux papiers. Monsieur Durand est peut-être encore de ce monde, il n'avait que vingt-trois ans à l'époque. Il aurait quatre-vingts cinq ans aujourd'hui. Ce n'est pas impossible.

FIN